142

Les deux Edmon
à
théâtre royal

LES
DEUX EDMON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. BARÉ, RADET ET DESFONTAINES;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 18 Avril 1811.

Seconde Edition.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.
Et se trouve à BRUXELLES, chez GAMBIER, libraire, rue de la Madelaine, n° 407, et le soir, à sa boutique au spectac

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte DE S. ELME, sous le nom d'Edmon. (Uniforme de Hussard polonais.)	MM. *Henri.*
GERMAIN, fermier du Comte.	*St.-Léger.*
REMI, régisseur de la terre du Comte.	*Fontenay.*
EDMON, neveu de Germain et soldat du régiment du Comte. (Même uniforme.)	*Joly.*
Le Bailli.	*Edouard.*
ELOI, garçon jardinier du château.	*Justin.*
Mad. DELMARE, veuve d'un ancien officier.	Mad. *Bodin.*
CLARA, sa fille,	Mlle. *Rivière.*
GERMAINE, femme de Germain.	Mad. *Hervey.*

La Scène est au village.

S'adresser pour les accompagnemens et les petits airs, à M. DOCHE, au Théâtre du Vaudeville, à Paris.

LES DEUX EDMON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place de village ; à la gauche du spectateur, l'entrée de la ferme de Germain ; ensuite la maison du Bailli ; et du même côté, la grille du parc qui conduit au château. A la droite, on voit la maison de Mad. Delmare. A peu près au milieu de la scène, s'élève un arbre isolé, au pied duquel il y a un siége de gazon. Dans le fond règne un côteau, derrière lequel on découvre la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

Troupe de Villageois *arrivant successivement, précédés d'un tambour*; ensuite S. ELME, REMI, LE BAILLI.

(*Au roulement de la caisse, S. Elme sort de la ferme, Remi du parc, un paysan frappe à la porte du Bailli.*)

LE PAYSAN, *après avoir frappé.*

Monsieur le Bailli, on vous attend.

LE BAILLI, *sortant de chez lui.*

Vous voilà tous, c'est bien, nous allons faire la proclamation accoutumée, et nous commencerons ici. Roulement de tambour... assez. (*Le tambour s'arrête.*) Mes enfans, vous savez tous que chaque année, à pareil jour qu'aujourd'hui, celui qui gagne le prix de l'arquebuse est élu roi de l'arquebuse.

TOUS.

C'est connu.

LE BAILLI.

En conséquence :

Air nouveau de M. Doche.

De par le Roi de l'an passé,
Tout chevalier de l'arquebuse
Doit se rendre au chateau pour le prix annoncé :
A moins d'une valable excuse,
Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

TOUS.

Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

LE BAILLI.

Parmi les filles du village,
Avant la fete on choisira
La plus jolie et la plus sage,
Et le vainqueur en recevra
Le prix et le baiser d'usage.
L'amour, l'honneur, tout vous engage :
Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

TOUS.

Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

(*Le Bailli et les villageois sortent en répétant les deux derniers vers. Remi et S.-Elme restent.*)

SCENE II.

S.-ELME, REMI.

S.-ELME.

Eh bien ! Remi, ai-je des lettres?

REMI.

Non, monsieur le comte.

S.-ELME.

Cela m'étonne.

REMI.

Ainsi, voilà monsieur le comte de S.-Elme, colonel, devenu, sous l'habit de soldat et sous le nom d'Edmon, chevalier de l'arquebuse.

S.-ELME.

En continuant ainsi, je ferai mon chemin.

REMI.

Et tout cela, grace à votre déguisement, auquel je regrette quelquefois de m'être prêté.

S. - ELME.

Pourquoi ?

REMI.

Je crains ici quelque tendre sentiment.

S. - ELME, *à part.*

Aurait-il deviné mon amour pour Clara. (*haut*) Que veux-tu dire ?

REMI.

Récapitulons, monsieur le comte. Une affaire d'honneur dans laquelle vous avez eu tout l'avantage, vous oblige à vous éloigner de votre régiment et à changer de nom, une affaire d'intérêt vous appelle en même tems dans cette terre où vous n'êtes pas connu, attendu qu'elle fait partie de la succession de votre oncle, et que vous n'en avez pas encore pris possession. Moi, que vous avez eu la bonté de conserver dans mon emploi de régisseur, craignant qu'on ne vienne vous chercher ici, je vous présente à Germain, votre fermier, comme un ami du nouveau seigneur, qui est forcé de ce cacher, et, à ma prière, il se détermine à vous recevoir chez lui, en vous faisant passer pour un neveu qui sert dans votre régiment, et qu'il n'a jamais vu.

S. - ELME.

Eh ! bien ?

REMI.

Si j'avais mis le loup dans la bergerie !

S - ELME.

Plait - il ?

REMI.

La fermière est jolie, vive et fort aimable ; elle a tout au plus trente ans, vous en avez à peine vingt-six, vous êtes bien fait, de bonne mine...

S. - ELME.

Je sais tout cela ; après ?

REMI.

Air : *Du Vaudeville de M. Guillaume.*

L'esprit est prompt et le cœur est fragile;
Joli minois égare la raison :
L'amour est fin, sournois, agile,
L'occasion fait le larron...

S. - ELME.

Eh ! laisse-la tes proverbes.

REMI.

Ah ! s'il est vrai que de plus d'un ménage,
En ville on trouble le bonheur,
Laissons du moins aux maris de village
Le repos et l'honneur.

S - ELME.

Et qui pense à les troubler ?

REMI.

Germaine n'est qu'une paysanne ; mais cela ne me rassure pas.

S. - ELME.

Non ?

REMI.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

Lorsque long-tems on fut épris
De ces coquettes sémillantes,
Dont facilement à Paris
On fait les conquêtes brillantes ;
Si l'on vient, en amant discret,
Habiter un champêtre asile,
C'est pour y chercher en secret
Certain piquant, certain attrait,
Qu'on ne trouve point à la ville.

S. - ELME.

Même air.

Eh ! mon ami, c'est à Paris
Qu'on voit de ces femmes charmantes,
Que leurs attraits toujours sans prix
Rendent sans cesse plus piquantes.
Mais quand on aspire au bonheur,
On vient dans un champêtre asile,
Chercher une ame, une douceur,
Une innocence, une candeur,
Qu'on ne trouve guère à la ville.

REMI.

Germaine a pour vous une tendresse, une affection....

S. - ELME, *à part.*

Il ne se doute de rien.

REMI.

Germain, sans en rien dire, est jaloux et très-jaloux des caresses que Germaine fait à son prétendu neveu.

S. - ELME.

Va, va, je n'ai point d'amour pour Germaine, Gé-

maine n'en a point pour moi ; elle m'aime de bonne amitié, et je lui rends cette amitié-là de tout mon cœur, voilà tout : son mari aurait grand tort d'en concevoir de la jalousie.

REMI.

Dieu le veuille !

S.-ELME.

Au reste, tout ceci ne peut durer long-tems : j'espère d'un moment à l'autre recevoir la nouvelle que mon affaire est arrangée, et alors je me ferai connaître.

REMI.

Cela ne saurait arriver trop tôt pour la tranquillité de Germain... Mais le voici lui-même.

SCENE III.

Les Mêmes, GERMAIN.

GERMAIN, *à part.*

Ce biau neveu-là me chifonne l'esprit ; lia là-dessous queuque maquignonage qui n'est pas clair.

REMI.

Bonjour, Germain.

GERMAIN.

Serviteur, M. Remi.

S.-ELME.

Mon cher oncle, je vous souhaite bien le bonjour.

GERMAIN.

Vot' valet, monsieur mon neveu. (*à part.*) Faut que je profite du moment pour li bailler son congé. (*haut.*) Ah ! çà, écoutez donc ; M. Remi que v'là nous a prié d'être votre oncle, j'y ons consenti pour lui faire plaisir ; mais çà n' devait être que pendant quinze jours, et v'là un mois que dure c'te parenté-là ; faut qu'çà finisse.

REMI, *bas à S.-Elme.*

Vous l'entendez ?

S.-ELME.

Eh ! quoi, M. Germain...

GERMAIN.

Je n' voulons pus de c'te manigance-là.

S.-ELME.

Auriez-vous à vous plaindre de moi ?

GERMAIN.

Non, ben du contraire. J' serions ben charmé d'avoir un neveu comme vous, et j'voudrions que le mien, que je n' connais pas, vous r'ssemblît ; mais vous faire passer pour lui, c'est mentir en d'vers tout l' monde, et par-dessus tout en d' vers ma femme, et j'n'aimons pas ça.

S.-ELME.

Ah ! M. Germain !..

GERMAIN.

Non, monsieur. tout est connu dans

Air : *Une Abeille toujours chérie.*

not' ménage et si vous faisez quelque chose il faut que

Vot' secret pèse sur mon ame;
Tout c' qu'est mystère n' me vaut rien.
Et quand je m' tais avec ma femme
Queuqu' chos' là m' dit qu' çà n'est pas bien.
Jusquà la moindre bagatelle,
J' voulons qu' tout li soit confié,
A ceil' fin qu' dans tout avec elle
Je soyons toujours de moitié.

S.-ELME.

Mais, songez...

GERMAIN.

Par là-dessus, que Germaine qui n'sait pas not' supposition, vous donne tout' l'amitié qu'all' doit à mon propre neveu, et qu'vous, qui savez ben qu'all' n'est pas vot' tante, vous li rendez c't' amitié là avec une vivacité...

S.-ELME.

Bien naturelle dans ma position.

GERMAIN.

Naturelle, si vous voulez; mais j' dis moi, qu' çà n' doit pas être, et qu'çà m' contrarie. Tous ces biaux déguisemens-là n' disent rien de bon.

REMI.

Celui de monsieur, je vous le repète, n'est que la suite d'une affaire d'honneur.

S.-ELME.

Eh ! sans doute.

GERMAIN.

Eh ! ben, v'là c'que j' n'entends pas. parce que souvent on cache ....

Air : *du Vaudeville de la Ville en loterie.*

En fait d'honneur, au fond du cœur,
Vous savez tout c' qui faut qu'on sache ;
Mais moi j' ignor' comment l'honneur
Veut qu'un honnête homme se cache :
Et t'nez, franch'ment, ce qui m' parait
Un' chose pu simple et pu claire,
C'est qu'souvent on cache c' qu'on est,
Pour mieux cacher c' qu'on voudrait faire.

(*A part.*) Attrape çà.

S. - ELME.

Me soupçonneriez-vous de mauvaises intentions ?

GERMAIN.

Je ne le dis pas.

S. - ELME, *à Germain.*

Vous savez bien pourquoi nous n'avons pas mis Germaine dans notre secret.

REMI.

Le lui confier, cest le dire à tout le village.

GERMAIN.

C'est vrai qu'all' est un tantet babillarde ; mais enfin, v'là qu'est dit. J'ons pris not' parti, prenez l' vôtre.

S. - ELME.

Allons, M. Germain, un peu de patience.

REMI.

Oui, encore quelque tems.

GERMAIN.

Pas possible.

S. - ELME.

Air : *Dans ce salon où du Poussin.*

Accordez-nous, mon cher ami,
Jusqu'à la fin de la semaine.

REMI.

Ah ! c'est bien peu.

GERMAIN.

Non, monsieur R'mi.

S. - ELME.

Eh bien deux jours...

GERMAIN.

Eh ! non, morguenne.

REMI.

Quoi! vous nous refusez cela ?

S.-ELME.

Deux jours, vous dis-je, sans remise.

GERMAIN.

Ben vrai ?

S.-ELME.

Je vous en donne ma parole.

REMI.

J'en suis caution.

GERMAIN.

A la bonne heure.

J'attendrai donc ces deux jours-là
Mais l' troisième je vous débatise. (*bis.*)

S.-ELME.

Soit, et jusques-là je vous promets d'être très-réservé avec Mad. Germaine.

GERMAIN.

J'verrons çà.

SCENE IV.

Les Mêmes, GERMAINE.

GERMAINE.

Eh! ben, quoiqu' tu fais donc là, not' homme? Quand veux-tu donc t'habiller pour la fête d' l'arquebuse? Me v'là prête, moi.

GERMAIN.

Tout-à-l'heure, j'ai l' temps.

GERMAINE.

Vot' servante, M. Remi. Bon jour, Edmon; bon jour, mon garçon.

S.-ELME, *froidement.*

Bon jour, ma tante.

GERMAINE.

Hein!... qu'est-ce que t'as donc?

S.-ELME.

Rien.

GERMAINE.

Comment, rien?...

S.-ELME.

Non, je n'ai rien.

GERMAINE.

Mais si... Parle donc, not' homme, est-ce que tu l'i as dit queuqu'chose ? Est-ce que tu l'as grondé? Est-ce qui m' boude, lui qui m'embrasse tous les matins, et plutôt deux fois qu'une ? J' gage que tu l'auras tarabusté, et pour rien sûrement... V'là comme sont ces oncles... Mais voyez un peu s'il me regardera !

GERMAIN, *bas à S.-Elme.*

Ah! çà, écoutez donc, faut être réservé, mais n' faut pas être malhonnête.

GERMAINE.

Eh ! ben, viendra-t-il m'embrasser ?

S.-ELME, *vivement.*

De tout mon cœur, ma bonne tante.

GERMAIN.

Il n' se fait pas prier... Morgué, faut être parent d' bien loin pour s' faire tant d'amitiés.

REMI, *à part.*

Germain n'est pas à son aise.

GERMAINE.

Ah! çà, Edmon, c'est aujourd'hui qu'on tire l' prix d' l'arquebuse, faut t' signaler, mon garçon.

S.-ELME.

Je ferai de mon mieux.

GERMAINE.

Air : *Du vaudeville des Pierrots.*

Ton oncle n'a pu la main sûre,
C'est à toi de le remplacer.
Bon courage, i' faut t' mettre en m'sure ;
V'là l' moment de te surpasser ;
Pour toi j' forme un heureux présage,
Et c'prix-là te r' viendra de droit,
Si l' pu beau garçon du village
En est aussi le plus adroit.

GERMAIN.

Allons, allons, v'là qu'est bon : i n' faut pas tant faire d' complimens à la jeunesse.

GERMAINE.

Il est si genti ; et avec çà un bon garçon, rangé, poli avec

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

tout l' monde, qui n' jure jamais, qui n' met pas les pieds au cabaret...

GERMAIN.

Auras-tu bientôt fini ?

GERMAINE.

Et toi qui m' disais sans cesse en me parlant de lui, que c'était un libertin, un ivrogne...

GERMAIN.

Dame, j' croyais, moi, c' qui m'avions dit; je ne l'avais jamais vu, ce cher neveu.

QUATUOR de M. Doche.

GÉRMAINE.

Edmon est doux, honnête et sage ;
Il est sensible, il a bon cœur;
Aussi chacun l'aim' dans l' village
A sa famille il fait honneur.

Ensemble.

GERMAIN, *à part.*

Morgué ! c' t'amitié-là m' tourmente,
Vos bontés pénètrent mon cœur.

REMI, *à part.*

Elle a raison, la bonne tante,
A la famille il fait honneur.

GERMAINE

Mon cher neveu, que j' sis contente!
A tes parens tu fais honneur.

GERMAIN, *à Remi, à part.*

Çà, monsieur R'mi, j'ons vot' parole,
Dans deux jours il quitt'ra son rôle,
Not' parentage s'ra fini.

REMI.

Je vous en réponds, mon ami.

GERMAIN, *idem.*

Dans deux jours monsieur s'ra parti.

REMI.

Dans deux jours tout sera fini.

GERMAINE.

Germain, faut faire un sacrifice
Pour dégager ce cher enfant.

GERMAIN.

Non pas, faut qu'il reste au service,
Et qui r'tourne à son régiment.

GERMAINE.

Il est fort, il a bon courage,
Il peut t'aider dans ton ouvrage.

GERMAIN.

Tout ainsi qu'lui j'ai du courage,
Et j' veux tout seul fair' mon ouvrage.

GERMAINE.

Faut dégager ce cher enfant.

GERMAIN.

Non, faut qu'i' r'tourne au régiment.

Ensemble

GERMAINE.

Edmon est doux, honnête et sage ;
Il est sensible, il a bon cœur ;
Aussi chacun l'aim' dans l'village,
A sa famille il fait honneur.

GERMAIN, *à part.*

Deux jours encor, pas davantage,
Faudra fair' contr' fortun' bon cœur :
Mais je n' veux pas qu' dans not' village
C' biau parent-là m' fass' tant d'honneur.

S.-ELME, *à Remi.*

J'espère que dans son ménage,
Bientôt il n'aura plus d'humeur :
Germain n'eut jamais pris d'ombrage,
S'il avait pu lire en mon cœur.

REMI, *à S.-Elme.*

Deux jours encor, pas davantage,
Ou Germain prendra de l'humeur :
Il craint qu'un parent aussi sage
Ne lui fasse un peu trop d'honneur.

SCÈNE V.

GERMAINE, S. ELME.

GERMAINE.

Mon ami, je ne sommes que nous deux, causons un peu de tes petites affaires.

S.-ELME.

Ma chère tante, je suis on ne peut plus sensible aux marques d'amitié que je reçois de vous tous les jours.

GERMAINE.

Les soldats n'ont pas ordinairement le gousset bien garni : v'là une fête qui va t'occasionner un peu de dépense, t'auras des amis à régaler dans le village ; car vois-tu, Edmon, faut êtr' ménager, mais n' faut pas être avare ; et puis queuqu'fantaisie, un bouquet, un ruban à donner à queuq' jeune fille . . . c'n'est pas tout d'être joli garçon, faut encore, par-ci, par-là, faire queuqu'petits cadeaux : et pour çà, faut qu'un jeune homme ait de l'argent dans sa poche.

S.-ELME.

Oh ! j'en ai.

GERMAINE, *sortant une bourse de sa poche.*

Tiens, j'ons là un petit boursicot en réserve ; çà viendra ben pour les petites dépenses que tu seras dans le cas de faire.

S.-ELME.

Bien obligé, j'ai de quoi fournir à tout cela, grace à mes petites économies... voyez plutôt.

GERMAINE.

Trois louis d'or, deux écus de six francs... diantre ! mais t'es riche au moins. Allons, allons, t'as raison ; j'vas garder c'que j'te destinais, mais à condition que quand t'en auras besoin, tu t'adresseras à moi... Songe que çà t'appartient... tu me l'demandras, n'est-ce pas.

S.-ELME.

Oui, ma bonne tante.

GERMAINE.

Ce n'est pas la peine d'en parler à ton oncle, i' n' faut pas qu'çà empêche c' qui pourra t' donner d' son côté ; car il est bon homme, Germain ; c'est un cœur excellent, et tous les jours je me félicite de l'avoir préféré à ben d'autres pu jeunes que lui ; aussi v'là tout-à-l'heure cinq ans qu'il est mon mari ; eh ben, j' nous aimons ni pus ni moins que lorsque j'nous épousîmes.

S.-ELME.

Ah ! oui, votre union fait plaisir à voir.

GERMAINE

Air : *Du Vaud. du Printems.*

D' puis qu' Germain m'a prise pour femme,
J' somm' tous deux égal'ment contens;
La seul' peine qu'il ait dans l'âme,
C'est de c' que j'avons pas d'enfans.
Ce s'rait son bonheur d'être père;
C'est ben naturel, quant à moi,
I' m' semble qu'i' vient de m' rendre mère
En m' donnant un n'veu tel que toi.

S.-ELME.

Bonne Germaine, votre amitié, vos aimables attentions.. croyez qu'un jour...

GERMAINE.

Mais ce n'est pas tout. Dis-moi, mon garçon, l'y a de jolis filles dans l' village, est-ce que tu n'en as pas encore distingué queuqu' s'unes ?

S-ELME.

Mais...

GERMAINE.

Oui, voyons, fais-moi ta confidence.

S.-ELME, *à part.*

Si j'osais... pourquoi pas ? Germaine peut m'être utile.

GERMAINE.

Eh ! ben ?

S.-ELME.

Ah ! ma tante.

GERMAINE.

Tu soupires.. T'es amoureux ; j' m'en doutais ; la fille est-elle gentille ? te convient-elle ? est-elle riche ? est-elle aimable ?

S.-ELME.

Air : *Tout le village me l'envie.*

C'est la plus belle du village,
Maintien parfait, joli corsage;
A la fois modeste et décent,
Son regard est vif et piquant;
De la candeur elle est l'image:
Oui, tout en elle sait charmer,
Dès qu'on la voit, il faut l'aimer. (*bis.*)
Sa douce voix, son doux langage
De sa bonté sont le présage,
L'amour timide et circonspect,
Auprès d'elle est dans le respect.
Elle est si sage ! (*bis.*)

C'est la plus belle du village,
Maintien parfait, joli corsage;
A la fois modeste et décent,
Son régard est vif et piquant;
De la candeur elle est l'image,
Tout en elle sait vous charmer,
N'est-ce pas là vous la nommer? (*bis.*)

GERMAINE.

Pardi! sûrement, c'est not' voisine, la fille de madame Delmare, l'aimable Clara.

S.-ELME.

N'est-ce pas qu'elle est charmante?

GERMAINE.

Oh! oui: mais c' n'est pas là c' qui t' faut: d'abord c'est une demoiselle, et puis çà n'a rien, c' qui fait qu' la mère s'est r'tirée dans c'te p'tit' maison où elle vit du peu de r'venu que l'i a laissé feu M. Delmare, son mari, qui était un ancien officier.

S.-ELME, *vivement.*

Son père était officier?

GERMAINE.

Et officier supérieur; mais malheureusement il était l'ami du seigneur de not' village: ces deux amis-là passaient leur vie à jouer ensemble, et à jouer gros jeu; si bien qu'un jour qu'ils jouaient comme de coutume, v'là qu'monsieur Delmare perd soixante mille francs dont i' n'peut s'acquitter en vers son ami, que moyennant une rente de trois mille livres qu'i payait d'son vivant sur les pensions qu'il avait comme ancien militaire: mais à sa mort qu'est arrivée au bout de deux sans, sa veuve s'est trouvée hors d'état d' continuer l' paiement d'la rente, dont v'là trois années arriérées qu'elle doit à not' nouveau seigneur, qui p' t'èt' ben n'li fra pas pu d'grace que l'autre qui la tourmentait joliment avant d'mourir.

S.-ELME.

Oh! je connais M. de S.-Elme, et je suis bien sûr qu'il ne la chagrinera pas.

GERMAINE.

Tant mieux, car çà fait d' ben braves dames: gnia guère qu'un an qu'all's demeurent dans ce village, où c' qu'all's ont acheté c'te modeste maison, après en avoir vendu une ben pu belle à deux lieues d'ici. La mère dit qu'elle n'a qu'un

regrets, c'est de ne plus pouvoir obliger comme autrefois; et sa fille, c'est la vertu même, compâtissante, serviable, toutes les fois qu' l'occasion s'en présente, adorant sa mère, ne la quittant jamais; aussi, n'y a personne dans l' village qui n' la chérisse et ne la respecte.

S.-ELME.

Je le crois sans peine; tout ce que vous dites là se peint sur sa figure.

GERMAINE.

Mais dis donc, mon neveu, ton colonel pourrait te protéger auprès de madame Delmare; s'il a d' l'amitié pour toi...

S.-ELME.

Oh! nous sommes très-bien ensemble, et je compte beaucoup sur lui.

GERMAINE.

Bon : et mam'selle Clara t'aime-t-elle bien ?

S.-ELME.

Je ne sais.

GERMAINE.

Comment?

S.-ELME.

Je n'ai pas encore osé lui parler de mon amour.

GERMAINE.

Mais tant pis; faut te déclarer, n' faut pas être timide. Un militaire! t'es ben tourné, t'as d' l'esprit, des manières polies; avec çà, qu' t'as pu l'air d'un monsieur que d'un paysan, tu plairas, j'en suis sûre.

S.-ELME.

Air : *à côté d'un grand Mélize.*

J'avais écrit une lettre.

GERMAINE.

Une lettre, c'est fort bien.

S. ELME, *la lui montrant.*

Mais comment la lui remettre?

GERMAINE.

Faut en chercher le moyen.

S. ELME.

C'est que je ne vois personne
Qu'ici je puisse en charger.

GERMAINE, *prenant la lettre.*

Ton intention est bonne :
J' la rendrai pour t'obliger.

S. ELME.

Vous-même... ah ! ma chère tante,
L'espérance est dans mon cœur.

GERMAINE.

Comme j' serais donc contente
Si j'assurais ton bonheur !

S. ELME.

Ah ! de ma reconnaissance
Vous sentirez les effets.

GERMAINE.

C' mariage-la s'rait l'assurance
Que tu n' nous quitterais jamais.
V'là qu' ton oncle avance en age,
Toi, t'es jeune et t' as d' bons bras ;
Tous les jours au labourage
Lestement tu le s'cond'ras.
Pour les p'tis soins du ménage,
Ta femme et moi j' s'rons d' moitié ;
Puis j'aurons après l'ouvrage
Et l'amour et l'amitié.

ENSEMBLE.

Et l'amour et l'amitié.

GERMAINE.

Sois tranquille, mon garçon, la journée ne se passera pas sans que j' trouve le moment de remettre ta lettre à mamselle Clara. (*Elle rentre.*)

SCENE VI.

S.-ELME, *seul.*

Qu'elle est bonne, cette Germaine ! enfin Clara va connaître mes sentimens, et si je parviens à lui plaire sous le nom d'Edmon, je jouirai du plaisir d'ère aimé pour moi-même, et de faire le bonheur de celle qui seule pout me rendre heureux.

SCENE VII.

S. ELME, REMI.

REMI.

Monsieur, je viens de préparer votre arme et la mienne pour le prix que l'on va tirer.

S.-ELME.

Comment ! la tienne... est-ce que tu te mets sur les rangs ?

REMI.

Oui, Monsieur.

S.-ELME.

Ah ! tu as des prétentions ?

REMI.

Oui, Monsieur, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

S.-ELME.

Non.

REMI.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

12

Pour le grand prix de l'arquebuse,
Je concours depuis quatorze ans,
Et toujours le sort me refuse
Le grand prix auquel je prétends.
Certes ! d'après ce que j'avise,
Le but doit être mal planté,
Car toujours au milieu je vise,
Et toujours je mets à côté.

S.-ELME.

Tu as raison ; c'est la faute du but. Ah ! çà, comme nous en sommes convenus, tu es censé avoir reçu des ordres de ton nouveau maître, pour que tout le village soit bien traité au château pendant trois jours.

REMI.

Tout est disposé pour cela, et comme le vin pourrait nous manquer, Eloi, le fils de votre jardinier, va se rendre au village voisin, chez le plus fameux vigneron du canton, pour nous en ramener deux pièces.

S.-ELME.

Fort bien.

REMI.

Je dois vous dire aussi que tous nos habitans sont ras-

semblés pour nommer la jeune fille de qui le nouveau roi de l'arquebuse doit recevoir le prix et le baiser d'usage. Il faut que vous alliez donner votre voix ; quant à moi, j'ai donné la mienne.

S. - ELME.

Et quel est l'objet du choix de M. Remi ?

REMI.

Monsieur, c'est mon secret.

S. - ELME.

C'est que j'ai aussi mes prétentions, moi, et ce choix-là m'intéresse.

REMI.

Ah! ah!

S. - ELME.

Air : *Loin des grandeurs je vis le jour.*

Ce prix que l'on va disputer,
J'ignore s'il pourrait me plaire ;
Et mon zèle à le mériter
Dépend du choix que l'on va faire.
Le doux baiser qui du vainqu r
Doit être ici la récompense,
Serait pour moi le baiser du bonheur
Ou celui de l'indifférence. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

REMI, *seul.*

Le baiser du bonheur ou celui de l'indifférence !.... Ceci change mes conjectures ; car enfin Germaine est femme, et le baiser doit être donné par une jeune fille ; c'est donc une jeune fille qui occupe monsieur le comte, et alors ce n'est pas Germaine... (*prélude de l'air suivant.*) Qu'entends-je ? (*il jette les yeux vers le côteau.*) un soldat du régiment de M. le comte !

SCENE IX.

REMI, EDMON, *qu'on ne voit pas encore, et déjà un peu gris.*

EDMON.

Air : *Vaudeville de Fanchon.*

Le brave militaire
Est en paix comme en guerre,
Sans souci, sans chagrin.

Jamais dans sa mémoire
Il ne conserve qu'un refrain :
C'est le vin et la gloire,
C'est la gloire et le vin.

REMI, *à part.*

Oui, vraiment, c'est son uniforme.

EDMON.

Ah! serviteur, camarade; vous avez l'air d'un brave homme, et vous allez d'abord me dire si je suis enfin au village de Grand-Bois ?

REMI.

Oui mon ami, vous y êtes.

EDMON.

Le ciel en soit loué; j'ai cru que je n'arriverais jamais.

REMI.

Il y a long-temps que vous êtes en route ?

EDMON.

Quinze grands jours.

REMI.

Diantre ! vous venez donc de bien loin ?

EDMON.

De trente lieues d'ici.

REMI.

Ah ! vous avez fait trente lieues en quinze jours.

EDMON.

Tout autant. C'est que je ne marche pas comme un autre, moi; çà me divertit, la route.

RONDEAU nouveau de M. Doche.

A voyager je passerais ma vie ;
Rien n'est pour moi plus amusant,
Quand je trouve chemin fesant
Bonne auberge et fille jolie.
Des le matin
Je pars l'ame contente,
Le cœur joyeux, le front serein ;
J'ai le projet d'aller grand train ;
Mais un cabaret se présente,
Holà garçon... il faut goûter le vin,
Et dire un mot à la servante.
Depuis l'instant de mon départ,

Gaiment, je sais prendre courage ;
Toujours dispos, toujours gaillard,
Je charme aussi tout le voyage,
Et j'arrive tôt ou tard.

A voyager je passerais ma vie, etc.

REMI.

Il paraît que vous ne vous ennuyez pas ?

EDMON.

Moi, m'ennuyer !... pas si bête. A présent que je suis sûr d'être ici, donnez-moi un peu des nouvelles de mon oncle.

REMI.

Ah ! vous avez un oncle dans le pays ?

EDMON.

Certainement que j'ai un oncle, et une tante qui est bien gentille, à ce qu'on dit, car je n'ai jamais vu ni l'un, ni l'autre.

REMI.

Ah ! mon dieu ! est-ce que ce serait . . . Comment s'appelle-t-il, votre oncle ?

EDMON.

Parbleu ! il s'appelle Germain.

REMI, *à part.*

C'est lui, c'est le véritable Edmon.

EDMON.

Fermier de la ferme du château.

REMI, *à part.*

O ! ciel ! quel embarras pour mon maître !

EDMON.

Vous le connaissez ?

REMI.

Un peu.

ELOI.

Est-ce un bon vivant ?

REM

Oui, oui... (*à part.*) Voilà monsieur le comte forcé de se faire connaître.

EDMON.

Vous allez donc m'enseigner....

SCENE X.

Le Mêmes, ELOI.

ELOI, *un fouet à la main.*

Air : *de la Galopade.*

Le ch'val, la charette et moi,
J' somm' prets à nous mettre en route,
Et j' vous garantis qu'Eloi
Remplira ben son emploi.
Pour la sûr'té du vin, j' croi
Qu' sur moi vous n'avez pas d' doute?
En ch'min j' boirais plutôt d' l'eau
Que de percer le tonneau.

REMI.

Tiens, tu donneras ce billet-là à Bertrand, et tu chargeras deux pièces de vin, de son meilleur.

ELOI.

De son meilleur, c'est entendu.

REMI.

Et tu le goûteras.

ELOI.

Et je le goûterai.

EDMON, *arrêtant Eloi.*

Un moment. (*à Remi.*) Ventrebleu! vous êtes encore un homme d'esprit, vous.

REMI.

Heim?

EDMON.

Comment, vous envoyez ce blanc bec là goûter du vin! Est-ce que çà s'y connaît? est-ce que çà peut s'y connaître? Je vous le demande!

ELOI.

Ah! dame, pas beaucoup encore; mais quoiqu'çà...

EDMON.

Vous l'entendez.

REMI *à part.*

Parbleu! sa réflexion me fait naître une bonne idée... oui... excellent moyen de l'éloigner. (*haut.*) Dites donc,

monsieur le soldat, vous paraissez un bon enfant, et je vous crois obligeant.

EDMON.

Quand je le peux, c'est mon devoir.

REMI.

Si vous n'étiez pas fatigué, je vous prierais d'aller me goûter ce vin-là.

EDMON.

Moi, fatigué! jamais quand il s'agit de rendre service.

ELOI.

C'est qu'il y a un peu loin d'ici. Vous m'direz, monsieur pourra monter sur la cariole.

EDMON.

Non pas en allant; en revenant, nous verrons.

REMI.

C'est qu'il faut partir de suite.

EDMON.

A l'instant. Que j'embrasse mon oncle et ma tante un peu plus tôt, un peu plus tard c'est égal, je ne les connais pas.... çà n'y ferait ni froid, ni chaud.

REMI, *à bas Eloi.*

Arrange-toi pour revenir demain. Voilà pour payer ta dépense, et garde-toi de dire à ce soldat que Germain a son neveu chez lui.

ELOI.

Oui, monsieur.

EDMON.

Allons, cadet, en avant, mon fils.

ELOI.

J'allons prendre la charrette au bout de la ruelle.

EDMON.

Sans adieu, papa.

REMI.

Ah! çà je m'en rapporte à vous.

EDMON.

Soyez tranquille.

Air: *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

En fait de vin, je suis vraiment
Le plus gourmet du régimen.

Eh ! morbleu ! j'en fais gloire :
C'est qu'il faut qu'un marchand de vin
Se lève un peu de grand matin,
S'il veut m'en faire accroire.
Le vôtre fut-il un fripon,
Du fripon mon goût vous répond,
Car pour savoir si le vin est bon,
Je vous promets d'en boire.

REMI.

Oui, pour savoir si le vin est bon,
Je vous charge d'en boire.

ELOI, *à part*,

Ensemble Oui, pour savoir si le vin est bon,
J' crois ben qu'il en va boire.

EDMON.

Car pour savoir si le vin est bon,
Je vous promets d'en boire.

(Lloï et Edmon sortent.)

SCENE XI.

REMI, *resté seul.*

Nous en voilà débarassés jusqu'à demain, et çà n'est pas malheureux : demain, monsieur le comte, vous vous en tirerez comme vous pourrez. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Mais voici tout le village ; sans doute on a nommé la jeune fille...

SCENE XII.

REMI, GERMAIN, GERMAINE, S.-ELME, LE BAILLI, tout le Village.

(*Le Bailli entre chez madame Delmare.*)

CHŒUR.

Air : *Du Vaudeville de Bancelin.*

Le bon choix
Qu'on vient faire
A chacun ici doit plaire:
C'est Clara que l'on préfere,
Et tout d'une voix.

GERMAINE, *aux garçons.*

Vous v' là tous joyeux,
Jeun' gens, ce nom-là vous inspire.

Les deux Edmon.

A S.-Elme.

Toi, j' lis dans tes yeux
Qu' tu vas fair' de ton mieux.

S.-ELME.

Ce prix qu'on desire,
Auquel chacun aspire,
Heureux qui pourra
L'obtenir de Clara.

CHŒUR.

Le bon choix, etc.

SCENE XIII.

Les Mêmes, Mad. DELMARE, CLARA, *conduite par le Bailli, sur le refrain qu'on vient de reprendre.*

LE BAILLI, *à Mad. Delmare.*

Je l'avais prévu;
C'est une dette qu'on acquite,
Car à la vertu
Cet hommage était dû.

S. ELME, *à Clara.*

Je vous félicite,
Votre seul mérite
A parlé pour vous,
Nous a décidés tous.

CHŒUR.

Le bon choix, etc.

S.-ELME, *bas à Germaine, lui montrant Clara.*

Quel air de candeur et de modestie!

GERMAINE, *bas.*

Elle est charmante!

GERMAIN, *observant S.-Elme et sa femme.*

Toujours à chuchoter.

REMI, *bas à S.-Elme.*

Monsieur, j'ai à vous parler essentiellement.

Mad. DELMARE.

Ma fille, nous devons bien de la reconnaissance à ces braves gens.

CLARA.

Oui, sans doute... Mes amis...

Air nouveau de M. Doche.

Le choix que fait tout le village,
Assurément a droit de nous flatter,
Et cependant c'est un hommage
Que je me crois bien loin de mériter.
Dans cette aimable préférence,
Qui met le comble à mes vœux les plus doux.
Je ne vois que la récompense
De l'amitié que nous avons pour vous.

GERMAINE.

C' t'amitié-là, mamselle, nous vous la rendons tous.

TOUT LE MONDE.

Oh! oui, tous.

S.-ELME.

Et le dernier venu, mademoiselle, n'est pas le dernier à la sentir.

CLARA, *à part.*

Je n'ose lever les yeux sur lui.

REMI, *à S.-Elme.*

Il faut absolument que je vous parle.

S.-ELME.

Tais-toi. (*bas, à Germaine*) Songez à ma lettre.

GERMAIN, *observant S. Elme et Germaine.*

Encore!... Patience, les deux jours finiront.

LE BAILLI.

Ah! çà, mes amis, dans une heure on se rendra au parc, pour y tirer le prix de l'acquebuse; ensuite on ramènera le vainqueur sur cette place, où il recevra de l'aimable Clara, et cela en présence de tout le village, le prix et le baiser promis.

Mad. DELMARE.

Mais, monsieur le Bailli, un baiser donné par une jeune personne...

LE BAILLI.

N'a rien qui doive vous alarmer, madame.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Ici la pureté des cœurs
En éloigne la défiance;
Ce que l'on défendrait ailleurs
Est parmi nous sans conséquence:

Un baiser s'accorde au désir,
Et ne blesse pas la décence :
S'il est reçu par le plaisir,
Il est donné par l'innocence.

Après cela, bal et banquet au château, par les ordres de notre nouveau seigneur.

S. - ELME.

C'est bien dit. Allons, camarades.

Air : *Allons tous rendre hommage.*

Le plaisir nous appelle,
Qu'il double notre zèle
La récompense est belle,
Il faut la mériter.

PREMIER GARÇON.

L'an passé j'ai su l' emporter,
J'ai l' mêm' fusil, j'espère.

DEUXIEME GARÇON, *au premier.*

Moi, je compt' ben te l' disputer....

TROISIEME GARÇON, *au deuxième.*

Et moi, j' compt' ben t' l'ôter.

S. ELME.

Moi, je ne sais pas me vanter
Sur ce que je puis faire.

(*Jetant les yeux sur Clara.*)

Mais je sens qu'un regard flatteur
Me porterait bonheur.

GERMAINE, *regardant S.-Elme.*

Qu'il est gentil !

GERMAIN, *bas.*

V'là le regard flatteur... J'enrage ! (*Il reprend le chœur d'un air maussade.*)

CHŒUR, *du Bailli et des autres Villageois.*

Le plaisir vous appelle,
Qu'il double votre zele ;
La récompense est belle,
Sachez la mériter.

CHŒUR, *des garçons.*

Le plaisir nous appelle,
Il double notre zele ;
La récompense est belle,
Il faut la mériter.

(*Tout le monde se sépare ; madame Delmare et Clara rentrent chez elles, Germaine les suit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même Décoration.

SCENE PREMIERE.

GERMAINE *seule, sortant de chez madame Delmare.*

J'ai remis la lettre d'Edmon à manselle Clara ; elle ne voulait pas l'accepter, elle faisait des petites façons, mais j' la lui ai laissée malgré elle, en apparence, car je crois ben qu'au fond du cœur... La voici ; sauvons-nous pour qu'elle ne veuille pas m' la faire reprendre. (*Germaine rentre à la ferme.*)

SCENE II.

CLARA, *seule, sortant de chez elle, une lettre à la main.*

Une lettre du neveu de Germaine, et je l'ai reçue !...

Air : *Du Vaudeville de la Parisienne à Madrid.*

Je sens que je viens de commettre
Une faute qui pèse là ;
J'avais refusé cette lettre,
Pourtant, je la tiens, la voilà.
Quand de l'honneur la voix sévère
Me défend de la recevoir,
Quel sentiment involontaire
Me fait manquer à mon devoir !

J'étais à peine revenue de ma surprise, que Germaine avait disparu... Plus d'une fois j'ai remarqué que ce jeune homme cherchait à me parler, qu'il me suivait des yeux... Il m'aime, je n'en saurais douter... mais je ne dois pas lire sa lettre, et je ne la lirai pas... Dès que je verrai Germaine, je la lui rendrai... Que peut-il m'écrire ?... Si je pouvais, sans rompre le cachet... (*Elle regarde autour d'elle, et,*

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

pour tâcher de lire, elle entr'ouvre la lettre par le côté.) Je ne vois que des mots sans suite... (*Lisant.*)

Air : *Un bandeau couvre les yeux.*

Je vous aime et mon amour...
Ah ! si d'un peu de retour...
Quel sort digne d'envie !.
Sans cesse, comme aujourd'hui..
Aspirer a l'hymen qui...
Le bonheur de ma vie.

(*Voyant sortir madame Delmare.*)

Je ne me suis point trompée... ma mère ! (*Elle cache sa lettre.*)

SCENE III.

Mad. DELMARE, CLARA.

Mad. DELMARE, *avant de paraître.*

Eh bien ! où est-tu donc, ma fille ? (*Elle paraît.*)

CLARA.

Me voici, ma mère.

Mad. DELMARE.

Tu as reconduit Germaine ; t'a-t-elle dit que je l'ai priée de m'envoyer son neveu ?

CLARA, *surprise.*

Son neveu !

Mad. DELMARE.

Ce jeune militaire qui est ici depuis quelque tems.

CLARA.

Vous avez à lui parler ?

Mad. DELMARE.

Oui. Il m'est venu certaine idée...

CLARA, *à part.*

Ma mère se douterait-elle !...

Mad. DELMARE.

Le voici.

SCENE IV.

Les Mêmes, S.-ELME.

S.-ELME, *à madame Delmare.*

Air : *Du Vandeville de Oui ou Non.*

Madame, vous me demandez,
Germaine vient de me l'apprendre,
J'accours à l'instant ; commandez.
A vos ordres je viens me rendre,

Mad. DELMARE.

On n'est pas plus honnête.

S.-ELME.

Un soldat sait tout ce que vaut
Le plaisir d'être utile aux femmes,
Et jamais il ne peut trop tôt
Obéir à la voix des dames.

Mad. DELMARE.

Je vous sais gré de cet empressement, M. Edmon ; mais j'ai peut-être été indiscrète : au moment où vous allez disputer le prix de l'arquebuse...

S.-ELME.

Oh ! madame, j'ai encore quelques instans, et je serai trop heureux de vous les consacrer.

CLARA, *à part.*

Que va-t-elle lui dire !

Mad. DELMARE.

Vous servez dans le régiment de M. de S.-Elme ?

S.-ELME.

Oui, madame. (*A part et regardant Clara*) Aura-t-elle lu ma lettre ?

Mad. DELMARE.

On l'attend ici de jour en jour... J'ai une affaire d'intérêt à régler avec lui...

CLARA, *à part.*

Ah ! je devine le motif...

Mad. DELMARE.

Quel homme est-ce que votre colonel ?

S.-ELME.

Madame... c'est un homme d'honneur.

Mad. DELMARE.

Je le sais ; mais son caractère ?

S. - ELME.

Il est fort aimé au régiment.

Mad. DELMARE.

Il a de la fortune ?

S. - ELME.

Beaucoup, et il l'emploie le mieux qu'il peut.

Mad. DELMARE.

Est-il intéressé ?

S. - ELME.

Non, madame ; et sans être prodigue, il ne tient pas du tout à l'argent.

Air : *Du Vaudeville des Vélocifères.*

Obliger, je le garantis,
Est toujours sa plus chère envie ;
Sa bourse s'ouvre à ses amis,
Et ce qu'on lui doit il l'oublie.
Vous servir lui serait bien doux,
J'en réponds, madame, et je gage
Que le colonel devant vous
Ne tiendrait pas d'autre langage.

Mad. DELMARE, *à part.*

Me voilà plus tranquille. (*haut*) M. Remi m'avait déjà dit tout cela du colonel ; mais j'aime à l'entendre répéter par un de ses soldats.

S. - ELME.

D'ailleurs, madame, M. de S.-Elme sera bientôt prévenu en votre faveur, par tout le bien qu'on ne manquera pas de lui dire de vous et de mademoiselle, dont chacun vante ici la bonté, la douceur et la vertu.

CLARA.

Monsieur, je ne mérite pas... (*à part*) Comme il m'embarasse !

Mad. DELMARE, *à part.*

Il s'exprime fort bien, ce jeune soldat.

CLARA, *à part.*

Il ne cesse de me regarder. Quel trouble j'éprouve !

Mad. DELMAR.

M. Edmon, je vous remercie.

S. - ELME.

Madame, c'est à moi de vous remercier de m'avoir pro-

curé l'occasion de vous être agréable et de vous présenter mes hommages. Je suis certain que M. de S.-Elme sera bien empressé de faire votre connaissance, et qu'il saura vous apprécier comme vous le méritez. (*Il sort.*)

SCENE V.

Mad. DELMARE, CLARA.

Mad. DELMARE.

Il a fort bon air, ce jeune Edmon, n'est-ce pas, ma fille?

CLARA.

Oui, ma mère... (*à part*) Il faut tout lui dire.

Mad. DELMARE.

Le neveu de Germain n'est probablement que le fils d'un laboureur; mais cela ne m'étonne pas.

Air: *Vaudeville de l'Asthénie.*

Un villageois devient soldat,
Quand à son tour l'honneur l'appelle;
Bientôt dans ce nouvel état,
Il prend une forme nouvelle:
Du paysan il n'a plus rien,
Poli, prévenant, agréable,
C'est le langage et le maintien
De l'officier le plus aimable.

CLARA, *à part.*

Combien cet aveu m'est pénible!

Mad. DELMARE.

Qu'avez-vous donc, Clara?

CLARA.

Ah! ma mère!...

Mad. DELMARE, *d'un ton plus doux.*

Qu'as-tu, mon enfant?

CLARA.

Ma bonne mère, j'ai grand besoin de vos conseils et de votre indulgence.

Mad. DELMARE.

Vous, ma fille!

CLARA, *lui remettant la lettre d'Edmon.*

Tenez.

Mad. DELMARE

Une lettre!

CLARA.

De ce jeune homme...

Mad. DELMARE.

D'Edmon! et qui vous l'a remise?

CLARA.

Germaine.

Mad. DELMARE.

Germaine!

CLARA.

En m'assurant que la lettre de son neveu ne contenait rien qui pût m'offenser.

Mad. DELMARE.

Et vous l'avez reçue?

CLARA, *baissant les yeux.*

Je ne l'ai pas décachetée.

Mad. DELMARE.

Vous avez très-bien fait. Ce ne peut être qu'une déclaration d'amour.

CLARA.

Je le crois.

Mad. DELMARE.

Ce jeune homme vous a donc parlé quelquefois?

CLARA.

Jamais; cependant...

Mad. DELMARE.

Eh! bien?

CLARA.

Air: *Fidèle ami de notre enfance.*

L'amour qu'Edmon a su me taire,
Ses yeux ont su me l'exprimer:
Il m'aime.. quant à moi, ma mère,
Je ne crois pas encor l'aimer:
Mais en y songeant je soupire,
J'éprouve certaine frayeur,
Et pour savoir ce qu'il m'inspire,
Je n'ose interroger mon cœur.

Mad. DELMARE, *à part.*

Je vois trop qu'elle n'est pas insensible à l'amour d'Edmon. Quelle maladresse à moi d'en avoir fait l'éloge!

CLARA.

Ah! qu'il m'en a coûté de dissimuler un instant avec vous!

Mad. DELMARE.

Clara, j'aurais bien quesques reproches à vous faire, mais je vous pardonne votre imprudence, en faveur de votre franchise : vous devez sentir que la fille d'un officier-général ne saurait devenir la femme d'un soldat, et sur-le-champ il faut renvoyer cette lettre.

CLARA.

C'était mon projet.

Mad. DELMARE, *la baisant au front.*

Bien, mon enfant. (*Germaine paraît au fond du théâtre.*) J'aperçois Germaine; sans doute, elle cherche à te parler : je te laisse libre, et ne veux point paraître commander à ma fille ce que lui inspire la pureté de ses sentimens. (*Elle rentre chez elle.*)

CLARA.

Je ferai mon devoir, (*à part.*) quelqu'effort qu'il m'en coûte. Pourquoi faut-il qu'Edmon ne puisse être à moi ! Pourquoi faut-il que je l'aie connu, quand tout me dit que je dois l'oublier !

SCENE VII.

CLARA, GERMAINE.

GERMAINE, *à part.*

La mère est rentrée, mamselle Clara est seule, approchons... (*haut.*) J'viens savoir, mamselle, si vous m'donnerez une bonne réponse pour mon neveu.

CLARA, *soupirant.*

Voilà sa lettre.

GERMAINE.

Vous me la rendez ?

CLARA.

Je le dois.

GERMAINE.

J'entends, mamselle : vous n'aimez pas mon ne

CLARA.

Plût au ciel.

GERMAINE.

Vous l'aimez.

CLARA.

J'avoue qu'il ne m'est pas indifférent, et je le préférerais à tout autre, si mon choix pouvait être approuvé par ma famille ; mais la distance qui nous sépare... met entre nous un obstacle insurmontable.

GERMAINE.

Insurmontable!.. pauvre Edmon? quelle peine çà va lui faire !

CLARA.

Je serai plus à plaindre que lui.

GERMAINE.

Quoi ! mamselle...

CLARA.

Adieu, Germaine. (*Elle rentre.*)

GERMAINE, *regardant aller Clara.*

Elle s'en va... c'est une affaire finie... J'aurais dû l'prevoir, ces gens-là sont fiers... oui, ils sont fiers, ils n'ont rien, mais ils tiennent à leu rang.

SCENE VIII.

GERMAINE, S. ELME.

S.-ELME.

Je m'échape du parc un instant pour savoir si vous avez vu Clara ?

GERMAINE.

Ah ! j'ons d'ben mauvaises nouvelles à t'apprendre.

S.-ELME.

Elle ne m'aime pas?

GERMAINE.

V'là ta lettre qu'elle m'a rendue.

S.-ELME.

is l'avoir décachetée !

GERMAINE.

J! mon dieu, oui.

S.-ELME.

mor! que vous a-t-elle dit?

GERMAINE.

Aut y renoncer.

vou:

S.-ELME.

Mais enfin...

GERMAINE.

Air : *Combien ma barbe est vénérable.*

Mon enfant, n' faut pas qu' çà t' chagrine,
Pour çà, tu n' rest' ras garçon.
Veux-tu d' la fille à Mathurine
Qu' est un' des pu rich' du canton.
Veux-tu d' mander la p' tit' Suzon
De qui le père
Est bon propriétaire ?
Veux-tu d' la nièce au gros Bertrand :
C'est qu' çà vous a d' la terre et du comptant :
Song' donc que jeune, brave et sage,
Jamais de femm' tu n' manqu' ras,
Et t'épouseras
Quand tu i' voudras,
Tout' les fill' du village.

S.-ELME.

Ainsi, Clara ne m'aime pas !

GERMAINE.

Si fait, elle t'aime.

S.-ELME, *avec joie.*

Elle m'aime !

GERMAINE.

Oui, mais çà n'y fait rien.

S.-ELME, *vivement.*

Comment savez-vous ?...

GERMAINE.

Edmon n' m'est pas indifférent, qu'all' m'a dit, et je l' préférerais à tout autre, si çà convenait à ma famille ; mais la distance qui... nous sépare... est un... un... un ostacle insurmontable.

S.-ELME, *avec la plus grande joie.*

Ah ! ma chère tante.

GERMAINE.

Encore un coup, ne te désole pas...

S.-ELME.

Si vous saviez...

GERMAINE.

Calme-toi.

S.-ELME.

Ah ! que je suis heureux !

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

GERMAINE.

Heureux !

S. - ELME.

Je n'osais m'en flatter.

GERMAINE.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

S. - ELME.

Charmante Clara !

GERMAINE.

I' déraisonne.

S. - ELME.

Air : *Quel moment prospère.*

Quoi ! j'ai su lui plaire !
J'ai touché son cœur !
Quel aveu prospère !
Quel espoir flatteur ?

GERMAINE.

Il a perdu la cervelle ;
L' pauvre enfant n' voit' ni n'entend.

SCENE VIII.

Les Mêmes, GERMAIN.

GERMAIN, *à St.-Elme.*

Eh ! quoi sans cesse avec elle
Tandis qu'au parc on t'attend.

S. - ELME.

J'y vais, mon oncle, j'ai vais.

GERMAIN.

Vous m' suivrez, j'espère,
Mousieur le causeur.

(*à part.*

Toujours du mystére,
Ca m' donn' trop d'humeur.

GERMAINE, *à part.*

Qu'est-c' donc qu'il espère,
Qui soit si flatteur,
Sa raison s'altère
C'est un grand malheur.

S. ELME, *à part.*

Quoi ! j'ai su lui plaire !
J'ai touché son cœur !
Quel aveu prospère !
Quel espoir flatteur !

(*Germain sort avec S. Elme.*)

SCENE IX.

GERMAINE, *seule.*

Eh ! ben, nous v'là pas mal, et mamselle Clara a fait un beau chef-d'œuvre !

Air *du Petit Matelot.*

Ce pauvre Edmon ! çà m' fait d'la peine,
I' n'a pu d' raison, ni d' bon sens;
Voyez donc comm' l'amour les mène,
Ces militaires si vaillans !
De sang froid et sans épouvante
I' brav'ront mill' dangers divers :
Qu'un joli minois se présente,
Et les v'là la tête à l'envers.

SCENE X.

GERMAINE, EDMON.

EDMON, *ivre, et retenant Germaine malgré elle.*

Ah ! madame, enchanté de vous rencontrer, je ne vous connais pas, mais c'est égal.

GERMAINE.

Un soldat du même régiment qu'Edmon, et dans un bel état ! J'espère ben qu' i n' vient pas chez nous.

EDMON.

Je suis honnête homme, vous êtes jolie femme... elle est jolie femme, je vous prie de me dire...

GERMAINE.

Quoi ?

EDMON.

C'est une histoire singulière qui vient de m'arriver, et qu'il faut que je vous conte.

GERMAINE.

A moi? ah ben oui. (*Elle veut s'en aller, Edmon la retient.*)

EDMON.

Restez donc petite mère.

GERMAINE.

Allons, voyons, dépêchez-vous.

EDMON.

J'étais allé avec une charette, et un camarade pour gouter du vin... que j'ai gouté.

GERMAINE.

Ça s' voit de reste.

EDMON.

Quand j'ai eu gouté ce vin, je me suis souvenu que j'avais une lettre importante à remettre dans le pays.... Qu'est-ce que j'ai fait? savez-vous ce que j'ai fait.

GERMAINE.

Non.

EDMON.

Eh bien voici ce que j'ai fait, j'ai dételé le cheval de la charette, j'ai monté sur le cheval, en laissant la charette et le camarade; mais voilà qu'en route le coquin de cheval m'a descendu dans un fossé, et qu'en me retirant du fossé, je n'ai retrouvé ni cheval, ni charette, ni camarade; si bien que je me suis décidé à revenir tout seul, et... me voilà.

GERMAINE.

Après, finissons.

EDMON.

Oui, finissons. Et pour commencer de finir, vous allez me donner un petit baiser.

GERMAINE, *le repoussant.*

Doucement, s'il vous plait.

EDMON.

Oh! vous ne pouvez pas me refuser.

GERMAINE, *le repoussant plus fort.*

Allez, allez, je n'aim' pas les ivrognes.... je suis bien bonne d' l'écouter. (*Elle s'en va.*)

SCENE XI.

EDMON, *seul et regardant du côté opposé à celui par lequel Germaine est sortie.*)

Eh bien! restez donc, petite méchante... vous vous en allez.. elle s'en va.. elle n'aime pas les ivrognes! cette femme-là ne voit pas juste.

Air *du vaudeville de Catinat.*

Le vin est l'ame de l'amour,
Un buveur le prouve sans cesse.
Vif et sensible tour-à-tour,
Il enflamme la plus tigresse.
Auprès d'un objet plein d'appas,
Toujours prêt à se faire entendre,
Tant qu'un ivrogne ne dort pas,
Des amans il est le plus tendre.

Mais songeons à mon oncle, et qu'il me trouve l'homme à qui je dois rendre cette diable de lettre.

SCENE XII.

EDMON, ELOI.

ELOI, *ayant sur la tête le schakos d'Edmon.*

Eh bien! vous voilà; vous êtes gentil.

EDMON.

Tiens, c'est mon compagnon de voyage. (*apercevant son schakos sur la tete d'Eloi.*) Qu'est-ce que tu fais de mon schakos?

ELOI.

J'lai trouvé dans un fossé.

EDMON.

Çà n'est pas vrai. (*il le reprend.*)

ELOI.

Ben obligé : v'là-ti assez long-tems que vous m' faites troter? comment, vous m' plantez-là, et vous emmenez mon cheval?

EDMON.

Pas du tout, c'est le cheval qui m'a emmené, et qui m'a quitté.

ELOI.

Pardi, vous m'avez assez inquiété, le cheval et vous.

EDMON.

Où est-il donc ce beau cheval qui abandonne son cavalier?

ELOI.

Il est à l'écurie.

EDMON.

Eh ! bien, il est chez lui, qu'il y reste.

ELOI.

Oui, qu'il y reste ! et le vin qui est là bas.

EDMON.

Le vin, le vin ! (*Il le prend au collet.*) Qu'as-tu fait du vin ? rends-moi compte du vin.. pourquoi n'est-il pas ici ?

ELOI.

Comment l'y aurais-je conduit ?

EDMON.

Avec la charette, animal.

ELOI.

Et le cheval, monsieur ?

EDMON.

Ah ! c'est vrai, une charette ne peut pas aller sans son cheval... ce petit drôle-là n'est pas trop bête.

ELOI.

Mais queu fantaisie donc de vous en aller si vîte, et sans moi?

EDMON.

Mon ami.

Air du vaudeville de l'Avare.

J'avais une lettre pressée,
Plus, un oncle, une tante à voir;
Une obligeance déplacée
Me fait manquer à mon devoir. (*bis.*)
Mais que la nature est puissante !
Le verre en main, sortant d'erreur,
J'ai retrouvé là, dans mon cœur,
Ma lettre, mon oncle et ma tante.

ELOI.

Tout çà ?

EDMON.

La lettre, la voici : mais je n'ai ni mon oncle ni ma tante, et vous allez me mener chez eux.

ELOI.

Ah ! ben oui ! et le vin qu'il faut qu'je r'tourne chercher.

EDMON.

C'est juste : mais c'est l'affaire d'un moment de me conduire chez Germain.

ELOI.

Le fermier du château !

EDMON.

Mon oncle.

ELOI.

Vot' oncle ! Mais Germain n'a qu'un neveu.

EDMON.

Bien entendu.

ELOI.

Un militaire.

EDMON.

Vous voyez.

ELOI.

Un joli garçon.

EDMON.

Vous voyez.

ELOI.

Qui s'appelle Edmon?

EDMON.

Tu vois.

ELOI, *à part.*

Tiens! le neveu de Germain qui est ici d'puis un mois.

Air ci-dessus.

C'est vous qu'vous êt's Fdmon ?

EDMON.

Sans doute.

ELOI.

Neveu de Germain?

EDMON.

Vraiment oui.
Pour lui je me suis mis en route...

ELOI.

Et vous arrivez aujourd'hui? *(bis.)*

EDMON.

Eh ! ben, t'nez, vous m' faites d' la peine,
Allez dormir queuques instans;
L' vin vous a donné des parens,
I' faut que l' sommeil vous les r'prenne.

(Eloi s'en va.)

EDMON, *le poursuivant jusqu'au fond du théâtre.*

Attends, eh ! roquet... Eh ! ben, il s'en va aussi celui-là... tout le monde se sauve quand je demande mes parens. (*On entend des instrumens et la ritournelle de l'air suivant.*) Qu'est ce que j'entends là ?... des violons, une fête... tant mieux... c'est mon genre à moi.

SCENE XIII.

EDMON, LE BAILLI, Garçons du Village.

Chœur de Villageois qu'on ne voit pas encore.

Air : *J'ai, sans y songer.*

Plus adroit que nous,
Edmon a fait preuve d'adresse.

EDMON.

Edmon !

CHŒUR.

Plus adroit que nous,
Il a gagné le prix sur tous.

EDMON.

Le prix.

LE BAILLI, *entrant avec les garçons.*

Mais vous l'aimez tous
Et tout en lui vous intéresse.

UN VILLAGEOIS.

Oui, nous l'aimons tous,
Et nul de nous
N'en est jaloux.

EDMON.

Qui diable ?...

LE BAILLI.

Proclamez son nom,
Qu'à le feter chacun s'empresse ;
Proclamez son nom,
Et répétons tous : vive Edmon !

EDMON, *saluant tout le monde, et que personne ne voit.*

Messieurs...

LE BAILLI ET LE CHŒUR.

Proclamons son nom,
Qu'à le feter chacun s'empresse,
Proclamons son nom,
Et répétons tous : vive Edmon !

TOUS.

Vive Edmon !

EDMON.

Vive Edmon ! vive moi ! (*Il chante avec les autres.*)

Tra, la, la, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la la....

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE BAILLI, *aux Villageois, montrant l'arbre isolé.*

Sous l'ombrage
De ce feuillage,
Le prix bientôt va se donner,
De guirlandes, de fleurs hâtez-vous de l'orner.

CHŒUR.

Allons, amis, mettons-nous à l'ouvrage.

(*Les garçons placent des guirlandes de fleurs et une couronne de roses aux branches de l'arbre.*)

EDMON, *à part.*

Tiens, c'est moi qui suis vainqueur à l'arquebuse ! Le diable m'emporte si je m'en souviens... Ah ! c'est que quand j'ai comme çà bu un petit coup... Mais c'est égal ; ces gens-là sont dignes de foi, et puisqu'ils disent que j'ai gagné le prix, il faut le recevoir.

LE BAILLI, *voyant le travail des paysans.*

Ce sera fort bien, mes enfans.

EDMON, *regardant l'arbre que l'on décore.*

Diantre ! des guirlandes, des fleurs, des rubans... savez-vous que je serai comme un petit chérubin là-dessous.

LE BAILLI.

Vous ?

EDMON.

Oui, moi. N'est-ce pas là que vous allez couronner Edmon ?

LE BAILLI.

Oui.

EDMON.

N'est-ce pas là que vous allez lui donner le prix ?

LE BAILLI.

Assurément.

EDMON, *se plaçant sous l'arbre.*

Et bien m'y voici. Venez, donnez et couronnez.

LE BAILLI.

Couronner, qui ?

EDMON.

Moi. Je dois être couronné ; vous l'avez dit.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

UN PAYSAN.

Ah! çà nous laisserez-vous tranquilles?

EDMON.

Je vous dis que je veux être couronné, et que je le serai.

LE PAYSAN.

Si tu ne t'en vas pas... .

EDMON.

Je serai couronné.

LE PAYSAN.

Toi?

LE BAILLI, *bas au paysan.*

Ne le brusquez pas; il est ivre, il faut lui parler doucement.

EDMON.

Mille tonnerres de bombes...

(*Les Villageois se reculent, ainsi que le Bailli qui, pendant le morceau suivant, a grand soin de ne pas approcher Edmon, dont il a peur.*)

Suite du morceau d'ensemble.

LE BAILLI, *à Edmon.*

Allons, laissez-nous, mon garçon.

EDMON.

Non, ventrebleu! je suis Edmon;
Je suis honnete
Et j'ai gagné le prix sur tous.

LE BAILLI.

Encore..... Allez, retirez-vous.

EDMON.

Non, morbleu! craignez mon courroux.

LE BAILLI, *reculant toujours.*

Ah! c'en est trop, que l'on arrête
Cet ivrogne, ce trouble fête.

CHŒUR, *entourant Edmon.*

Allons, soldat, oui, rendez-vous.

EDMON, *tirant son sabre.*

Non, morbleu! craignez mon couroux.

(*Les Paysans entrainent Edmon, et cherchent à le désarmer.*)

CHŒUR.

Allons, il faut que l'on arrête
Cet ivrogne, ce trouble fete.

EDMON, *se défendant.*

Qui, moi, morbleu! que l'on m'arrête.
Ah! mort, ah! sang, ah! ventre, ah! tête.

(*Les Villageois parviennent à le prendre, et s'emparent de son sabre.*)

LE BAILLI.

Pour qu'on ne puisse plus l'entendre,
Enfermez-le dans ma maison,
Le vin lui trouble la raison,
Mais le sommeil peut la lui rendre.

(*Il donne sa clé à un paysan.*)

CHŒUR de Paysans, *emmenant Edmon.*

Allons, soldat, sans vous défendre,
Entrez dans cette maison:
Le vin trouble votre raison,
Mais le sommeil va vous la rendre.

EDMON, *se faisant entraîner.*

A la force il faut me rendre,
Mais dans cette maison,
Je ferai carillon.
C'est à quoi l'on doit s'attendre;
Oui, je ferai carillon.

(*On conduit Edmon chez le Bailli, et on l'enferme.*)

LE BAILLI, *s'essuyant le visage.*

Ouf... il a fallu tout mon courage pour en venir à bout... En l'enfermant là haut, nous en serons débarassés.

UN PAYSAN.

Mais, monsieur le Bailli, ne craignez-vous pas qu'il ne bouleverse tout chez vous?

LE BAILLI.

Oh! dans la chambre où je le fais mettre, je le lui permets, il n'y a rien à briser... Mes amis, le vin est sans doute une très-bonne chose, mais pris modérément... vous voyez à quoi l'excès peut conduire: ce jeune homme est probablement honnête garçon, un brave militaire, et voilà que l'ivresse en fait un perturbateur. J'espère que dans la fête de ce soir, aucun de vous ne me mettra dans la dure nécessité de l'envoyer tenir compagnie à celui-ci. (*Au paysan qui lui rend la clé.*) Eh! bien?

LE PAYSAN.

Oh ! pardine, allez, le v'là ben tranquille. Tout en entrant il a trouvé là un grand fauteuil, il s'y est jeté, et le v'là qui dort, que çà fait plaisir à entendre.

LE BAILLI.

Bon ! voilà votre arbre bien arrangé, allons chercher le vainqueur.

TOUS.

C'est bien.

CHŒUR : *Plus adroit que nous.*

Proclamons son nom,
Qu'à le fêter chacun s'empresse,
Proclamons son nom,
Et répétons tous : vive Edmon.

Mad. DELMARE, *qui est arrivée pendant le chœur.*

Il paraît que c'est Edmon qui a remporté le prix de l'arquebuse !... Me voilà bien dans l'embaras : quel parti prendre !... (*Germain paraît.*) L'oncle d'Edmon !

SCENE XIV.

Mad. DELMARE, GERMAIN.

GERMAIN.

Oh ! v'là qu'est fini, j' n'y tiens pu, et j' n'aurai pas la patience d'attendre les deux jours.

Mad. DELMARE.

Il faut que je l'interroge. (*à Germain*) Dites-moi un peu, monsieur Germain, votre neveu est-il encore pour long-tems dans le pays ?

GERMAIN.

J' n'en sais rien, madame, et j' crains ben qu'i n'y soit pu qu' je n' voudrais.

Mad. DELMARE.

Comment ?

GERMAIN.

Oh ! je m'entends...

Mad. DELMARE.

Seriez-vous mécontent de lui ?

GERMAIN.

Très-mécontent.

Mad. DELMARE.

Serait-ce un mauvais sujet ?

GERMAIN.

J'en ai peur.

Mad. DELMARE.

Vous m'épouvantez.

GERMAIN.

Vous, madame?

Mad. DELMARE

M. Germain, je vous crois un honnête homme.

GERMAIN.

Je m'en flatte.

Mad. DELMARE.

Vous êtes fait pour m'entendre, écoutez-moi.

GERMAIN.

Oui, madame.

Mad. DELMARE.

Edmon s'avise d'aimer ma fille.

GERMAIN.

Mamselle Clara?

Mad. DELMARE.

Il a osé lui écrire, et vous devez sentir toute l'inconvenance d'une telle démarche.

GERMAIN.

Mais c'est donc un démon que c' garçon-là?

Mad. DELMARE.

Plait-il ?

GERMAIN.

Oui, madame, il écrit à mamselle Clara, i' chuchote avec Germaine ; vous croyez qu'il est amoureux de vot' fille, et moi j' crois que ma femme est amoureuse de lui.

Mad. DELMARE.

Sa tante!

GERMAIN.

Elle n'est pas sa tante, je ne suis point son oncle.

Mad. DELMARE.

Qui est-il donc?

GERMAIN.

Je n'en sais rien; c'est M. Remi qui l'fait not' neveu.

Mad. DELMARE.

Et vous vous êtes prêté à ce mensonge?

GERMAIN.

Par faiblesse, sans le dire à Germaine, et je ne suis pas à m'en repentir.

... voulant de ses Œuvres complettes.

J'ai tort d'avoir avec mystère,
Mis t'étranger dans ma maison :
Je tremble pour notre ménagère,
Pourtant, c' n'est là que du soupçon.
Vot' danger est pu grand que l' notre,
Mais j' suis là pour et' vot' soutien :
On peut queq'fois risquer son bien,
N' faut jamais risquer c' lui d'un autre.

Mad. DELMARE.

Il est clair que c'est un amant déguisé; d'après cela, vous entendez bien que ma fille ne paraîtra pas à la fête de ce soir.

GERMAIN.

Quand tout le monde l'a choisie! Elle ne peut pas s'en dispenser.

Mad. DELMARE.

Mais j'ai bien le droit...

GERMAIN.

Non, madame.

Mad. DELMARE.

Je ne puis pas garder ma fille chez moi?

GERMAIN.

Non, vous dis-je; on forcerait votre maison, et malgré vous...

Mad. DELMARE.

Malgré moi!

GERMAIN.

Mais soyez tranquille... ne fait' semblant de rien, et laissez-moi l' soin d' renvoyer c' neveu-là dans sa vraie famille, s'il en a une.

Air : *La Loterie est la chance.*

J' vas l' dénoncer au village,
Faut parler en pareil cas ;
Et morguè! l' baiser d'usage
Ici ne s' donnera pas.

MAD. DELMARE.

Oui, que rien ne vous arrête,
Démasquez cet imposteur:
Le devoir d'un homme honnête
Est de confondre un menteur.

GERMAIN.

J' vas l'dénoncer au village, etc.

MAD. DELMARE.

Ensemble. Désabusez le village,
Parlez ne tardez pas,
Mon ami, tout vous engage
A nous sortir d'embarras.

(On entend la ritournelle de l'air suivant, avec roulement de tambour.)

GERMAIN.

On vient pour la fête, allez chercher mamselle Clara; soyez sans inquiétude, et reposez-vous sur moi.

MAD. DELMARE.

J'y compte.

GERMAIN.

Çà vaut fait. (*Mad. Dalmare rentre chez elle.*)

SCENE XVI.

GERMAIN, S. ELME, REMI, LE BAILLI, GERMAINE, Villageois et Villageoises.

CHŒUR *nouveau de M. Doche.*

Voici pour le vainqueur
Le moment le plus agréable,
Voici pour le vainqueur
Le moment du bonheur.

S. ELME.

Si le prix est flatteur,
Le baiser est bien préférable;
Si le prix est flatteur,
Le baiser est meilleur.

CHŒUR.

Si le prix est flatteur, etc.

GERMAIN, *à part.*

Oui, compte sur ce baiser-là.

LE BAILLI.

Il ne manque plus ici que Mlle. Clara.

GERMAIN.

Sa mère va l'amener.

REMI, *à Germain.*

J'espère que vous êtes content de votre neveu ?

GERMAIN.

Enchanté.

REMI.

Quant à moi j'ai encore manqué le prix. (*à S. Elme*) C'est vous qui me l'avez ôté ; mais l'année prochaine...

S.-ELME.

Oh ! l'année prochaine, M. Remi, je ne vous le disputerai pas.

GERMAINE.

Air : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Le vainqueur n'a pas tous les ans
Une si douce récompense ;
Car mam'sell' Clara... mais j' l'entends..

(*Clara paraît conduite par le Bailli.*)

SCENE XVII ET DERNIERE.

Les Mêmes, Mad. DELMARE, CLARA, ensuite EDMON.

GERMAINE.

Oui, vers nous la v'là qui s'avance.

EDMON, *dégrisé et paraissant à la fenêtre.*

Qui diable m'a mis où je suis ! (*voyant tout le monde*) ah ! ah !

SUITE DU COUPLET.

GERMAINE.

Voyez donc cet air de douceur :
Que d'agrément ! que de fraîcheur !

N'y a pas un garçon
Qui n' voulût remplacer Edmon.

TOUS LES GEUNES GENS.

N'y a pas un garçon
Qui n'voulût remplacer Edmon.

EDMON, *à la fenêtre.*

Edmon!... On parle encore de moi.

S.-ELME.

Mes camarades!

EDMON, *toujours à la fenêtre.*

Mon uniforme! voyons jusqu'au bout.

S.-ELME.

Le prix ne flatte que mon amour propre; mais les touchantes marques d'amitié que je reçois de vous en ce moment, pénètrent mon cœur et m'attachent plus que jamais à ce village qui déjà m'offrait tant de charmes.

GERMAINE.

Comme il parle bien!

CLARA, *à part.*

Quel dommage qu'il ne soit qu'Edmon!

Mad. DELMARE, *qui a observé sa fille, à Germain.*

Eh! bien, Germain?

GERMAIN, *bas.*

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI, *à S. Elme, en lui offrant la pièce d'argenterie qu'il a gagnée.*

Voici qui vous appartient.

S.-ELME.

Et que j'offre à ma bonne tante.

GERMAIN.

J' li défends de l'accepter.

GERMAINE.

Tu me l' défends? eh ben! c'est bon, je l'accepte.

LE BAILLI.

Silence! (*prenant la main de Clara*) Venez, aimable Clara. (*Le Bailli la canduit sous l'arbre et la fait asseoir sur le banc de gazon.*)

Morceau d'ensemble, de M. Doche.

LE BAILLI.

Que sagesse et candeur, en toute confiance,
Comblent du jeune Edmon la douce impatience.

CHOEUR.

Que sagesse.....

(*Pendant ce chœur, le Bailli invite S. Elme à s'approcher de Clara.*)

GERMAIN.

Arrêtez, c'est un imposteur.

TOUS.

Un imposteur!

CLARA, REMI, S. ELME.

O ciel!

GERMAIN.

Un imposteur.

TOUS.

Un imposteur!

GERMAIN.

Un séducteur.

TOUS.

Un séducteur!

GERMAIN.

Qui par un biau langage,
Trompant tout le village,
Se trouve dans ma maison
En prenant un faux nom.

TOUS.

Se trouve en sa maison,
En prenant un faux nom!

REMI, *bas à Germain.*

Taisez-vous donc.

GERMAIN.

C' n'est pas mon n'veu, c' n'est pas Edmon.

TOUS.

C' n'est pas son n' veu, c' n'est pas Edmon!

EDMON.

C'est moi, c'est moi qui snis Edmon,
Je suis Edmon.

TOUS, *se retournant.*

Tiens, qu'est-ce que je vois là haut?

REMI, *bas à S. Elme.*

Voilà le soldat de tantôt.

LE BAILLI.

Eh! c'est le soldat de tantôt.

EDMON.

Pour me faire connaitre,
Sautons par la fenêtre.

(Il descend par la fenêtre.)

TOUS.

Il va se blesser.

EDMON.

Laissez-moi passer.
Je vais confondre l'impudence.
Un fourbe, un lache a pris mon nom,
Mais qu'il redoute ma vengeance,
Je sais comme on venge une offense :
Ah ! c'est donc toi... Que vois-je ! ô ciel !
Mon colonel !

TOUS.

Son colonel !

REMI, *à part.*

Que dit-il ! et quelle imprudence !

EDMON.

Pour un certain monsieur Remi,
J'avais la lettre que voici ;
Elle annonce que votre affaire
Est arrangée, ainsi
Plus de souci.
Plus de mystère.

(S. Elme prend la lettre, et la lit.)

LE BAILLI.

Quelle aventure surprenante,
Et quel est mon étonnement !

EDMON.

Mes amis, comblez mon attente,
Montrez-moi mon oncle et ma tante.

GERMAIN et GERMAINE, *à Edmon.*

Nous voici, mon neveu.

EDMON, GERMAIN.

Embrassons-nous, morbleu !

GERMAINE.

Embrassons-nous, mon n'veu.

S. ELME.

Je puis donc me nommer ici,
D'après la lettre que voici ;
Elle annonce que mon affaire
Est arrangée, ainsi
Plus de souci,
Plus de mystère.

REMI.

Pour votre bien, votre bonheur,
Voilà votre nouveau seigneur.

CLARA, Mad. DELMARE, GERMAIN et GERMAINE.

O ciel ! quelle était notre erreur !

Ensemble.

Mad. DELMARE et CLARA.

Vive à jamais ce bon seigneur.

GERMAIN, GERMAINE, Villageois et Villageoises.

Vive à jamais not' bon seigneur.

S.-ELME.

Mad. Delmare, en reprenant le nom de S. Elme, je n'ai pas renoncé aux droits d'Edmon. Permettez-moi de réclamer le baiser dû au vainqueur.

LE BAILLI.

C'est juste.

TOUS LES VILLAGEOIS.

C'est juste.

Mad. DELMARE.

Je ne peux plus m'y opposer.

GERMAIN.

Ni moi.

CLARA, *à part.*

Que je suis émue !

(*S. Elme met un genou à terre, et Clara lui donne un baiser sur le front.*)

EDMON.

C'est pourtant à moi ce baiser-là; mais je respect mon colonel.

S.-ELME, *à Mad. Delmare.*

Madame, vous connaissez mes sentimens. Je reçois cette faveur comme le gage d'un hymen pour lequel j'ose espérer votre aveu.

Mad. DELMARE.

Monsieur, dans la position où nous sommes...

S.-ELME.

Je la connais, madame, et c'est à moi de réparer envers vous les torts de la fortune.

Mad. DELMARE.

Monsieur...

S.-ELME.

Edmon vous a répondu du désintéressement de M. de S. Elme, et M. de S. Elme ne démentira pas Edmon.

Mad. DELMAR.

Ma fille c'est à toi de répondre.

CLARA.

Vous le savez, ma mère... Edmon, avant St.-Elme, avait su toucher mon cœur.

S. - ELME, *avec ivresse.*

Enfin, je suis aimé pour moi-même... bonne Germaine, je n'oublierai jamais votre bonté touchante.

GERMAIN.

Pardon, Monseigneur, de la familiarité...

GERMAINE.

Quant à moi, M. le Comte, j'ai pris l'habitude d'vous aimer d'amitié, faut qu'vous m'permettiez d'vous continuer c't'amitié là; car je ne pourrai jamais me faire à vous voir, sans me rappeler que vous avez été mon neveu.

S. - ELME.

Votre amitié me sera toujours chère. (*à Edmon.*) Tu ne m'en veux pas d'avoir pris ton nom.

EDMON.

Au contraire, mon colonel, vous l'avez honoré.

S. - ELME.

Et tu entends bien que je ne l'oublierai pas.

LE BAILLI.

Pour moi, monseigneur, je n'ai pas eu le tems de préparer ma harangue; mais demain...

S. - ELME.

Oh! demain, après demain, dans la semaine, quand vous voudrez.

REMI, *à Germain lui montrant Edmon.*

Vous ne serez pas jaloux de celui-ci?

GERMAIN.

Oh! je suis tranquille pour ma femme, je ne crains que pour mon vin.

EDMON.

N'ayez pas peur, cher oncle, je m'y connais, j'en aurai soin.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

GERMAIN.

V'là pourtant un déguisement dont le motif était bon; et çà n'est pas commun. Quoique çà, j'dis que si les bonnes gens doivent toujours se montrer tels qu'ils sont, les méchans feraient ben de se déguiser.

GERMAINE.

T'as raison not'homme.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau de M. Doche.*

Maris bourus, quinteux, bizarres,
Curieux, tracassiers, avares,
Maris inquiets et jaloux,
Déguisez-vous.
Epoux généreux, bonnes ames,
Qui vous confiez à vos femmes,
Et ne suivez jamais leurs pas,
Ne vous déguisez pas.

GERMAIN.

Femmes revêches, exigeantes,
Qui toujours aigres et méchantes,
Grondez valets, enfans, époux,
Déguisez-vous.
Femmes dont le cœur est sensible,
Dont l'humeur égale et paisible
Fixe les plaisirs sur vos pas,
Ne vous déguisez pas.

Mad. DELMARE.

Envieux à l'œil sombre et triste,
Dur usurier, froid égoïste
Votre aspect seul déplait à tous,
Déguisez-vous.
Vous de qui la douce obligeance
Court au-devant de l'indigence,
Ne vous déguisez pas.

S.-ELME.

Vous à qui l'art est nécessaire,
Vieilles qui voulez encor plaire,
Et même faire des jaloux,
Déguisez-vous.
Vous qui tenez de la nature
Le charme de votre parure,
Belles, riches de vos appas,
Ne vous déguisez pas.

CLARA.

Vous qui tourmentez vos familles,
Mères, jalouses de vos filles,
Vous qu'on voit sans cesse en courroux,
Déguisez-vous,
Mères qui pleines de tendresse,
Vers le bonheur et la sagesse
De vos enfans guidez les pas,
Ne vous déguises vas.

REMI.

Riches qui craignez la dépense,
Et qui tenez en surveillance
De bons intendans comme nous,
Déguisez-vous.
Grands seigneurs, gros millionnaires,
Chez qui toujours l'homme d'affaires
S'arrondit, devient gros et gras,
Ne vous déguisez pas.

LE BAILLI.

Avares qui ne voulant faire
Ni bon accueil, ni bonne chère,
Vivez pour mettre sous sur sous,
Déguisez-vous.
Vous qui menez joyeuse vie,
Si vous avez l'aimable envie
De m'admettre à vos grands repas,
Ne vous déguisez pas.

EDMON.

Vins de Surène, vins de Brie,
Vins de Beauce, de Normandie,
Vins du cru toujours aigre-doux,
Déguisez-vous.
Vins de Bordeaux, vins de Champagne,
Vins de Bourgogne, vins d'Espagne,
Vins forts, vins fins, vins délicats,
Ne vous déguisez pas.

GERMAINE, *au Public.*

Malgré nos efforts pour vous plaire,
Si la critique trop sévère
Vous arme aujourd'hui contre nous,
Déguisez-vous.
Mais si ce soir la bienveillance
Vous porte à l'excès d'indulgence,
Pour applaudir du haut en bas
Ne vous déguisez pas.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel